

Traduire, l'adresse européenne

par Pierre-Étienne Schmit



© Vincent Citot

L'Europe *comme elle arrive*, en son à-venir même, n'est pas une étendue géographique peuplée de vivants biologiques dotés d'un instrument de communication¹, que ce soit *La langue* ou *Le langage*. S'il (nous) arrive quelque chose comme l'« Europe », qui nous appelant, nous y invoquerait, cela ne peut se réduire à l'invocation magique du fétichisme de la marchandise, au biopolitique communicationnel de la productivité-consommabilité infinie, à l'uniformisation des espaces, des paysages et des temporalités. « Europe » ne serait pas le nom d'un territoire continental, propre à une toponymie déterminante, mais le nom et l'adresse d'un *enlèvement*. Relisant la lettre ouverte de *muthos*, Denis Guénoun écrit très justement :

Europe est enlevée vers l'étrangeté anonyme, et si le nom d'Europe désigne aux Grecs quelque chose, c'est d'abord, premièrement cela : non la terre d'en face et son nom propre, mais le mouvement d'arrachement et d'enlèvement à la terre paternelle, à l'Asie comme terre (être-terre de la terre), vers le lieu étrange et sans nom. [...] L'emportement, le ravissement - forcé mais délicieux, inquiétant et désirable - *l'enlèvement même*. Vers l'Ouest ; nécessairement : parce que ce mouvement est celui qui porte et emporte le soleil, lequel se lève, s'enlève aussi .²

« Europe » est le nom³ de *l'enlèvement*. L'Europe n'est rien qu'à venir. Elle n'arrive qu'à s'arracher, se soulever et s'enlever, qu'à partir *d'elle-même* et *partir d'elle-même*⁴. Elle n'arrive qu'à s'en aller⁵. Si la destination (et non le Destin) européenne requiert l'épreuve du traduire, n'est-ce pas parce que le « nom » ou la nomination « européenne » est celle-là même d'un enlèvement, d'une sécession ? Europe est l'à-venir partagé de cet arrachement : nous *en*-parlons et y-participons depuis l'être-à-défaut d'origine et de langues d'origines. Les langues sont « orphelines »⁶. L'Europe n'est pas le terme de

notre histoire et n'a pas été notre origine. Traduire ne vient pas combler un manque ou une privation de quelques langues d'identités d'origines, mais se déploie depuis l'absence et l'absentement de l'origine. Originellement, exister-comme venir-à-la-parole s'éprouve à travers l'expérience de l'adresse de ce geste : traduire⁷. C'est *en* cette ouverture et *comme* cette ouverture, depuis le *nihil originarium* de notre comme-une existence, que se déploie et pourrait se comprendre l'adresse européenne comme notre traduction à-venir, c'est-à-dire le déploiement du jeu figural – compris comme le jeu dans l'âtre du langage dont ne cesse de témoigner, par et tout le long des tours de langues, l'excès des langues sur elles-mêmes.

Précisons ici comment nous situons notre attachement et notre cheminement vers ce geste, avant que de montrer en quoi et comment traduire est l'adresse d'un mouvement contrariant par où nous entrons en dissidence ; ou encore, comment traduire est ce geste qui figure par les tours de langues l'arriver même du sens comme sa propre dissidence, ouvrant ainsi l'espace d'une *Bildung* et d'une éducation à l'adresse européenne.

Traduire langage⁸ européen

L'arrachement qu'est l'Europe, sa destination enlevée n'a dès lors de cesse de ne pas avoir cessé de se traduire, en nous requérant par ce geste : l'adresse européenne répondant du sens de la voix/voie européenne. Traduire ou l'adresse européenne serait à la fois et indivisiblement l'arriver et l'ouverture d'un jeu-espace-temps par et tout le long (expérience même du traduire) de ce geste, qui *nous* sortant, partirait de *nous*, *en partance* de nous : nous pourrions y partager cette adresse-là, l'*avventura* d'une *apertura* requérant l'*Erschlossenheit* (l'ouverture de *notre*

résolution et *notre* résolution à l'ouvert) de notre commune existence langagée dans l'absence d'une langue.

La singularité européenne — et non l'essence substantielle de l'Europe — réside en ses comme-unes altérités singulières, ou plus encore en ce comme-un-se-différenciant, mouvement dialogique (traversée <dia> langagière) comme-un d'irréductibles singularités, et non pas en une identité des identités, sorte de réalisation de l'Esprit-Un de l'Europe-Une. La singularité de l'événement européen, sa venue et son inscription se déploient depuis la diversité des langues, dans ce qu'il nous faut nommer et inscrire avec Humboldt comme *Verschiedenheit*¹⁰ en précisant que cette diversité n'est pas la simple différence d'une dualité des langues s'excluant mutuellement, mais le litige homologique de la pluralité humaine se différenciant à travers l'expérience de *notre* pluralité parlante.

« Europe » nomme ainsi, non pas l'origine de telle ou telle Unité de l'Esprit Européen, mais inscrit originellement notre venue, notre provenance et notre avenir dans un mouvement d'enlèvement, de sécession de soi et de dissidence, par où nous ne cessons de *nous* en aller *en* Europe. « Europe » nomme originellement l'absence d'origine, *comme si* les langues que nous parlions ne pouvaient se déployer que comme la venue européenne s'excédant d'elle-même. Europe n'est pas le nom d'une terre de propriétaires, terre des origines dont nous serions les propriétaires patentés, mais le nom qui passant passe par nous et comme notre inscription, nous traduit en exode commun et nous invoque à partager la vacance de l'origine. Europe nomme le défaut originaire d'origine et cela se nomme et passe dans la pluralité originaire des langues : traduire est le geste qui nous retient depuis l'absence d'origine des langues dont le nom « européen » serait la résonance¹¹.

Traduire, s'exposer au possible des tours de langues

Par « traduire », on entend d'abord et le plus souvent, une pratique et une technique linguistique, un savoir-faire qui renvoie à l'articulation d'un savoir-entendre (percevoir et *intelliger*) et savoir-dire, requérant la manière d'envoyer le texte consistant à « faire passer d'une langue dans une autre ». Reste à savoir *ce que* réellement il s'agit de faire passer — ce qu'on pourrait appeler avec Jean-René Admiral

la « quoddité traductive »¹², qui pourrait bien apparaître comme la part introuvable, ou l'intraduisible à traduire, de la traduction — et *comment* cela se passe. Ou plus encore, qu'est-ce *qui* s'y passe ? qu'est-ce *qui* se traduit ? Or, comme l'écrit Gérard Granel :

Qu'est-ce que passer d'une langue à l'autre si les langues sont des matérialités, des singularités, qui de surcroît n'existent que dans l'acte, lui-même matériel et singulier, d'écrire ? On notera que j'ai dit : « Qu'est-ce que passer ? », non « Qu'est-ce qui passe ? » Car c'est nous qui passons, d'une langue l'autre, sans rien passer avec nous. Ni transposition, ni translation, ni équivalence, la traduction ne traduit rien. Elle *nous* traduit.¹³

On aborde et apprend certes le plus souvent la « traduction » telle une technique de translation d'une langue dans une autre. C'est précisément parce que « traduire » ne se réduit pas à cette homothétie, ré-indexation ou trans-codage lexical, que ce qui s'y passe, à travers l'expérience d'une traduction et comment cela se passe ne peut manquer d'apparaître comme un grand geste, le geste d'une ré-ouverture au mouvement dialogique et homologique des langues, c'est-à-dire des « cultures », des « peuples » et des « mondes ». Car, ce que présuppose, sans jamais l'interroger, cette conception des langues, du langage et de la traduction, c'est quelque chose comme un élément fixe, un terme ou un moment donné et tenable, ou encore l'idéalité d'un sens achevé, d'une signification déterminée d'un mot, d'une phrase, d'un texte. Or, traduire est un geste, et non une compétence, parce qu'il ne relève d'aucune adéquation. En effet, comme le rappelle J. Simon, « la traduction ne peut être “adéquante” parce que “la chose” ne se présente que dans l'une ou l'autre langue, voire dans l'une ou l'autre “version” de différents locuteurs de la “même” langue. On ne peut même pas présupposer que toutes les langues soient équipées de même façon pour représenter des “choses” ou des “états de chose”. »¹⁴ Plus encore, traduire est un geste à défaut d'une signification, d'un contenu sémantique. Comme le souligne Gérard Granel :

Le mot comme capsule du sens est introuvable. C'est que les mots sont déjà les mots *de la langue*, autrement dit le sédiment d'un tour de langage, avant qu'un texte à nouveau entraîne ces tournures dans son tournoiement (dans la figuration plus vaste de la loi à laquelle il cède).¹⁵

Aussi, translate-t-on les indications d'une notice informative, mais on doit traduire les tours de la langue que sont les œuvres,

et plus particulièrement *la littérature*, à travers d'autres tours de langue, qui sont autant de nouvelles façons de penser-voir-et-sentir. Traduire ne consiste pas à faire passer d'une langue à une autre, ou à déménager un lot de significations contenus dans une langue dans une autre, mais à faire signe vers les chemins du sens, à correspondre à son appel en le retenant ouvert, en laissant l'œuvre s'homologuer dans une autre langue, qui à son tour, et par ses tournures, la laisse-passer à nouveau, la laisse re-paraitre, la ré-voie, en la retournant dans l'étrangeté d'une langue. Par conséquent, traduire *nous* traduit dans la mesure où ce geste est l'exposition à travers laquelle le mouvement langagier, que l'on appelle usuellement *une* langue, passe et s'ouvre à des possibles singuliers de la langue. *Traduisant*, nous sommes traduits en ces retournements de langues. Les lumières de la traduction ne sont pas les idéalités de la signification, mais les lumières tropologiques, les *sunlights* des tropes. Traduire est une expérience de l'entrelacs des langues, une traversée qui s'expose à un chiasme irréductiblement conflictuel qui, par conséquent, va imposer des trouvailles, des tours, des emprunts, des reboutages.

Si traduire est bien « l'épreuve de l'étranger »¹⁶ pour reprendre l'expression d'Antoine Berman, elle l'est doublement, dans la mesure où accueillir le mouvement d'une langue étrangère dans « sa » langue vient perforer, réfléchir et comme re-schématiser les possibles singuliers d'une langue, qui ne sont jamais d'abord disponibles ou préalablement en stock, mais qui demeurent à trouver (*tropare*) en rendant, sans accuser le coup, la langue à sa propre étrangeté. Expérience d'une hospitalité¹⁷, à chaque fois inédite, traduire requiert non pas de trouver le mot conforme ou adéquat à l'identité d'une signification originale, mais de re-trouver à neuf, en passant-par la tournure (d'un mouvement de langue *à* et *en* un autre mouvement, de « l'anglais » *à* et *en* « français », du « français » *à* et *en* « chinois », d'une langue du IV^e av J.-C. ou du XIII^e *à* et *en* langue du XXI^e) qui accueille et laisse venir à nous l'irréductible singularité d'un texte ou d'une œuvre. Expérience dans ce mouvement des langues, le geste de la traduction se meut et s'émeut dans ce retournement des possibilités singulières d'une langues qui, à la faveur d'une tournure, d'un trope, parvient à s'attacher au mouvement mélodique et rythmique d'un texte ou d'un œuvre, dans leurs configurations propres des passages

du sens. Car, comme l'écrit encore Gérard Granel :

Un texte n'est nulle part ailleurs que dans ses propres mouvements. Non seulement il n'y a pas ici de référent, mais pas non plus de signifié, parce qu'il ne s'agit ni de signes ni de sens. Il s'agit de figures mobiles qui, si elles distraient toujours celui qui les suit vers “autre chose” qu'elles-mêmes, ne lui “dévoilent” pourtant rien (car c'est ici une danse plus ancienne que toute vérité, une danse dont la vérité elle-même aura déjà été un effet) mais lui *figurent*, par ce qui n'est pourtant pas une figure de plus, la loi implacable qui les produit et les enchaîne de telle façon chaque fois singulière [...].¹⁸

L'œuvre d'un texte n'est qu'à s'ouvrir et ainsi se désœuvrer à travers le ballet de la communauté des figures qui le (et nous) mobilise, l'émeut et l'emporte. Si « Un texte ne parle jamais de rien. C'est-à-dire : il parle toujours d'un rien »¹⁹, alors le traducteur doit respecter cette faille du texte, *i.e.* le pas de son emportement, de son soulèvement : « la loi à laquelle il cède »²⁰ et à laquelle nous cédon et nous y-emportons. Si le traducteur est conduit en son pas et ses tournures, par quelques voix/voies du texte, c'est bien par la forme de « l'unité des figures d'un texte [qui] est l'invocation de la menace d'une loi.»²¹ Homologique, traduire est également nomologique — *nomos* dont le sceau n'appartient à aucune lettre de cachet, à aucune instance souveraine, sinon celle de la nomination dissidente du sens.

Praxis langagière sous et dans l'invocation de cette loi du texte, dans l'au-près de *cette* voix-là, pleinement ouverte, traduire n'est pas sectionner ou concasser le texte — et le mouvement *de* l'œuvre — en éléments distincts préalables, considérés comme parties, pièces ou matériaux linguistiques et/ou sémantiques de base, prêts à l'emploi ; bien au contraire, être dans l'entièreté ouverte du texte porté et retenu par cette loi requiert que nous repassions de la phrase au phraser, de l'outil de communication au geste langagier, le délivrant ainsi du prime abord propositionnel par lequel nous le lisons, d'abord et le plus souvent. La loi du texte n'est pas d'abord et exclusivement une législation subordonnée à une logique propositionnelle. Travailler l'œuvre du texte, c'est travailler à l'outrance *de* l'œuvre sur toute signification législatrice du texte. Traduire est cette nomologie qui brise l'hégémonie législatrice de la signification textuelle De sorte que traduire requiert ce geste langagier — qui n'est pas notre geste, mais

celui-là même du langage dans la langue, de l'excès de la langue sur elle-même, l'appelant ainsi à parler comme en son possible²² – de l'outrance de la langue, par lequel s'ouvre, dans la langue, un frayage (du) possible, neuf et inouï, ouvrant un partage de sens. Le traducteur ne travaille pas à détruire ou priver le texte d'une de ses éventuelles significations, mais il travaille au langage du texte, qui ne se résout pas à dire une chose, ni même plusieurs choses, mais qui cède à la loi d'une ouverture de sens, qui par son inscription entame une logicité de monde.

Si traduire est répondre de cette dissidence du sens et passer-par celle-ci, le traducteur s'expose ainsi, dans une brûlante et temporelité, à l'étrangeté de l'œuvre d'une langue et l'étrangeté de la mise en mouvement de « sa » langue :

La traduction est une double exposition : exposition de l'original qui se modifie et de la langue qui l'accueille et dont les frontières se trouvent élargies. Se faisant, la traduction "dé-nationalise" la langue. Elle l'inscrit dans une histoire qui ne se réduit pas à celle de ses locuteurs.²³

Traduire, cela arrive à et dans la mise en branle langagière qui nous conduit dans les langues, par les langues et au bout des langues, de sorte que tra-duire, c'est passer au-delà et être conduit au-delà de la stricte opposition du face-à-face de deux langues. Nous ne passons pas alors d'une frontière linguistique à l'autre, mais accueillons l'étrangeté de l'autre à soi, en-deçà et par-delà les oppositions, les inclusions et les exclusions frontalières, dans l'ouverture des possibilités de l'œuvre, dans la fidélité et le respect des différences à l'œuvre. Comme l'écrit M. Blanchot, « la traduction est mise en œuvre de la différence »²⁴. Le geste de la traduction ne revient pas à clôturer et à statifier l'œuvre et la dite signification d'une œuvre, encore moins un « état de la langue », et par conséquent encore moins un « État de langue » (national ou transnational, sinon mondial), mais il est précisément ce geste de « désœuvrement » de l'œuvre, par où traduire est répondre des possibles à-venir de l'œuvre et du sens de l'œuvre (et ainsi de la « langue », de la « culture », du « peuple »...). Par l'œuvre et dans la langue, traduire est un geste qui nous porte à l'étrangeté du mouvement de l'œuvre qui œuvre dans la langue, ouvrant ainsi une nouvelle compréhension du rapport à la/sa langue et des langues entre elles (et ainsi des « cultures » et des « peuples »).

Par conséquent, traduire n'est pas travailler à l'équivalence et à l'homogénéité communicative des terriens entre eux, mais articuler ensemble, à travers langagelement homologique, des frayages communs de sens qui tracent des possibles partages du sens. Il ne s'agit pas d'assurer la communicabilité de significations abstraitement universelles, mais d'approfondir des mouvements de sens qui peuvent faire apparaître des figures de l'universel. L'exigence de ce geste n'est pas de s'attacher à la commodité consensuelle du grand bain linguistique universel, mais de nous exposer à l'irréfragable irréductibilité des tours de langues par où s'adresse la diversité des formes de monde. Traduisant, nous sommes ainsi reconduits de l'usage linguistique de la langue à la matérialité singulière des langues. Nous sommes reconduits au-delà de la langue constituée, dans une expérience au cœur du dialogisme de la diversité des langues. Bien plus que l'apaisement d'une adéquation universelle à l'abstraction communicative, traduire est l'adresse de langagelement dans la polémique des langues.

L'adresse européenne

Le possible (peut-être européen) dont le réel n'est qu'une figure, nous figure comme traducteur. La tournure de ce geste pourrait être le schème européen à travers lequel se laisserait venir et imaginer un partage comme-un européen de l'enlèvement du sens. Traduire serait la figure possible de la venue européenne : l'adresse européenne.

C'est cette adresse, en forme d'envoi et d'ouverture, profondément et tropologiquement européenne, qu'il nous faut préciser. Elle n'est ni une adresse territoriale nous assignant à telle ou telle résidence, à tel état de l'État européen, ni une capacité ou une compétence de la subjectivité ou du sujet européen. Si traduire est ce geste qui arrive et se déploie comme l'adresse européenne, c'est comme un jeu-espace-temps où nous nous ouvrons au possible geste et au geste du possible depuis notre attachement rythmique dans la diversité des langues, notre attachement langagier ; cette adresse européenne correspond à notre « langagelement » européen. Au monde comme à l'Europe, nous y arrivons, non comme un accident qui affecterait quelque substance

subjective, quelque sujets encore trop français ou allemands ou... mais nous y sommes toujours déjà « langagés ».

L'adresse de langagelement européen est une adresse herméneutique, laquelle selon Schleiermacher « a beaucoup à apprendre des procédures de l'enfance »²⁵, par où s'invente et s'écrit un schème européen. Mais il ne faudrait pas confondre l'adresse comme une possibilité de la comme-une européenne à-venir avec une simple compétence linguistique à acquérir. Cette adresse est la forme et le tracé d'un schème européen, de la venue et de l'envoi européen. Aussi, ne peut-il nullement se laisser caractériser comme une faculté ou une capacité et encore moins une compétence de l'entendement. L'adresse surgit comme le geste opportun, la possibilité même de l'existence commune et singulière comme « européenne ». Cette adresse sur-vient comme une modalité nouvelle d'être auprès des tournures du langage, d'habiter et d'aimer autrement le possible-langage. Cette adresse s'ouvre comme possible : l'adresse européenne est le geste de l'ouvert et l'ouvert du geste si la comme-une figure qui approche est celle de l'enlèvement dissident européen. Si l'heure est à l'ouverture européenne, alors il nous faut – là est le *nomos* européen – nous ouvrir pleinement à la possibilité de ce geste, dans l'attachement et langagelement du rythme de l'ouvert(ure) possible des langues.

L'adresse européenne inscrit la venue européenne comme l'enlèvement du sens : son ouverture²⁶ dissidente. Aussi (l')Europe n'est-elle rien qu'à s'ouvrir et rien qu'à l'ouvert – et nous n'y-existons rien qu'à nous ouvrir à ce partage de l'ouvert, rien qu'à y-être-ouvert. S'ouvrir-à, ce n'est pas ramener à soi, mais résolument s'y ouvrir en s'y laissant venir-et-aller, sortant ainsi de toute identité close et refermée. S'ouvrir-à, c'est s'exposer au possible même de ce qui vient, comme il vient et s'y traduire, y-passer-par, et s'y-en-aller. Si, comme l'écrit Denis Guénoun, « L'Europe, c'est le passage en Europe »²⁷, la traversée de l'expérience européenne exige, avant tout échange²⁸, l'invention de la modalité de ce passage, i.e. l'invention de la modalité de la passance de sens européenne. Comme l'écrit Marc Froment-Meurice : « Le "pas-de-sens est son ouverture, avant toute signification. La passance.»²⁹

Traduire, l'adresse européenne est l'urgence et l'exigence

requis d'un change³⁰, d'une métamorphose de notre modalité d'existence, et « à vrai dire, comme l'écrit Gérard Granel, la première et unique forme, qu'il n'est donc pas possible de penser comme *méta-morphose*, sinon à partir précisément de sa forme à-venir, qui n'est pas encore elle-même décidée. Qui se décide seulement, avec la tremblante indécision pour nous de tout ce qui naît.»³¹ Indécision décisive et hésitation du sens « de tout ce qui naît » comme cela naît de l'enfance même du langage. Aussi, est-ce bien à l'invention d'une autre modalité d'inscription et d'écriture de nos existences communes que nous requiert l'arriver européen dans la mesure où comme l'écrit Jean-Luc Nancy, « L'écriture est le nom de cette résonance de la voix : l'appel, la rencontre, et l'engagement que supposent l'appel à la rencontre. »³² Ainsi, la « possibilité européenne »³³ nous requiert comme les passeurs, dans la mesure où il nous faut en être les passants-passibles³⁴ de sens : l'adresse européenne serait « non pas maîtrise, ni servitude, mais souveraineté passible de l'heur, de sa venue, de son en-allée.»³⁵ C'est à partir de cet arrachement européen qui nous traduit nécessairement que se déploie la figure de l'europeen comme celle du passant-traducteur. Traduire est ce geste, qui ne nous appartient pas, mais vient à nous : partageant ce passage passant-par et traduit à la passance, nous existions comme les figures de l'adresse européenne.

En effet, la traduction n'est-elle pas comme le soutient Umberto Eco la « langue de l'Europe »³⁶ ? L'invention de notre comme-une forme d'existence européenne ne pourrait-elle pas se figurer, non pas malgré les différentes langues considérées comme des produits finis prêts à l'emploi de la communication, mais précisément à la faveur et au vent de la diversité des langues, c'est-à-dire de la différenciation langagière qui rythme le partage du monde commun ? Le traducteur n'est-il pas la figure de ce passant-européenne à-venir ? Sous des modalités différentes que celles que nous essayons ici, Étienne Balibar a développé cette perspective :

Peut-être y a-t-il là, en effet, non seulement une *exception culturelle européenne* (non pas en ce sens que l'Europe serait la seule partie du monde où se pratique la traduction des langues et des idiomes [...]) mais en ce sens que nulle part ailleurs – pas même en Inde ou en Chine – les circonstances historiques n'ont produit au même degré la nécessité d'instituer *les échanges linguistiques et les traductions*, et par conséquent d'en réfléchir

les conditions de possibilité politiques et pédagogiques), mais quelque chose comme une *culture européenne de l'exception* (l'exception à la règle, à l'uniformité, ce qui ne veut pas dire son ignorance ou son abolition).³⁷

La commune exception européenne passe en effet par le geste de la traduction et les européens à-venir, à défaut de toutes identités d'origines, pourraient bien être ces passants-voyageurs-traducteurs. Traduire est, en effet, la forme émue et mouvante de notre propre mobilité au sein du langage, forme du désir du langage qui nous possibilise : traduire, c'est être à l'écoute du possible comme langage, à mêmes l'excès des langues sur elles-mêmes dans une pauvreté de sens par tous moyens des figures de langues. Ainsi traduire participe de cet « intérêt puissant et polymorphe » à l'égard du langage que souligne Jean-Luc Nancy et qui marque notre temps, dans la mesure où traduire, c'est « le recevoir nu, dépouillé des prestiges du sens, remis au travail, à l'invention. Il faut une méticuleuse décomposition de ses effets, de ses articulations, et peu à peu faire entendre d'autres voix, autrement adressées et autrement timbrées. Non plus un différentiel de sens, mais un différentiel de voix : quelque chose du chant fend le discours (souffle, modulation, emportement des mots, bruit de la gorge). Mais, en même temps, quelque chose étrangle ce chant. »³⁸ Traduire comme l'adresse européenne inscrit la nomologie au cœur de notre dialogue en commun, au cœur de notre partage dialogique en vacance de toute mère de la signification et de toute voix/voie hégémonique. L'adresse européenne, ce mouvement du passage européen qui émeut et ébranle ses passagers, est la migration du sens, selon les figures des tours de langue, de sorte que traduire est bien transir de sens et non assigner à tel ou tel territoire (de langue) telle ou telle signification/fonction déterminée idéalement. L'adresse européenne traduit la dissidence du sens européen. Elle nous y instruit. A travers ce geste, nous y passons, nous passons-*par* et nous y sommes figurés dans les tours de la langue, c'est-à-dire nous y sommes imaginés : ainsi de l'adresse européenne comme *Bildung*.

Traduire ou la *Bildung* européenne

Qu'il en aille de la traduction comme du geste de l'adresse d'une praxis européenne à-venir c'est — notons-le, bien qu'offrant des développements différents quant à l'attachement de la ques-

tion du langage et de l'existence — ce qu'entrevoient bien les penseurs de la *praxis* que furent Marx et Gramsci. Dans ses *Manuscrits de prison*, Gramsci soulignait qu'« en 1921, traitant des questions d'organisation, Illic écrivit ou dit (à peu près) ceci : Nous n'avons pas su “traduire” notre langue dans les langues européennes. »³⁹ Il y a bien une nécessité à la formation et à l'éducation à l'adresse européenne : traduire. Néanmoins, il faut saisir ici le double mouvement en jeu : éduquer à traduire certes, mais traduire éduque. Plus rigoureusement, traduire, l'adresse européenne, est *Bildung*, exposition à l'*Ein-bildungs-kraft* « dont les figures sont des tours de langue »⁴⁰, mouvement de la culture et du « devenir ce que nous sommes » à travers les tours de langue. Il ne s'agit pas d'expliquer ce qu'est la traduction pour éduquer ; mais traduire est mise en mouvement même de l'éducation. Simone Weil et Jacques Rancière ont développé cette idée de l'éducation comme traduction dans des perspectives différentes de celles que nous pouvons présentement développer. Remarquons en effet que, relativement à l'éducation, Simone Weil soulignait l'importance de « l'effort de traduction. Non pas de vulgarisation, mais de traduction, ce qui est bien différent. »⁴¹ L'épagogie ou la mise en mouvement du *Maître ignorant* Joseph Jacotot, telle qu'elle est présentée par Jacques Rancière, n'est pas une « explication » mais une traduction :

Comprendre n'est jamais que traduire [...]. Il n'y a rien derrière la page écrite, pas de double fond qui nécessite le travail d'une intelligence *autre*, celle de l'explicateur ; pas de langue du maître, de langue de la langue dont les mots et les phrases aient pouvoir de dire la raison des mots et des phrases d'un texte. [...] Apprendre et comprendre sont deux manières d'exprimer le même acte de traduction. Il n'y a rien en deçà des textes sinon la volonté de s'exprimer, c'est-à-dire de traduire.⁴²

Notons seulement que, selon ce que nous avons considéré jusqu'ici, traduire ne peut pas être l'éducation de soi par soi, dans la sphère d'immanence de l'homme, mais de soi par et en ce qui vient comme ce qui vient, et ainsi, éducation qui *part de soi* : entrer en dissidence. Traduire n'est pas occasionnellement éducation ; et l'éducation ne doit pas simplement faire usage de l'exercice de la traduction. Éduquer passe par traduire, ou encore : tra-duire est éduquer si l'on entend par éduquer la libre formation à même le possible-langage : « devinsses ce que tu es en apprenant », selon la formule du vers 72 du *Ile Pythique* de Pindare, où l'existence vient à elle-même *en parlant*,

c'est-à-dire *en passant* par l'épreuve non d'une langue, mais vient à elle-même comme aux autres à travers l'adresse figurale du langage. L'éducation est ce geste par lequel *nous* (et il n'y a pas plus d'éducation individuelle et isolée, qu'il n'y a pas d'éducation de masse : il n'y a d'éducation qu'à travers le commun partage langagier de la vacance du sens) venons à nous-mêmes comme aux autres non pas simplement par l'apprentissage de compétences linguistiques et plurilinguistiques, ou comme des sujets consommés en tant que communicants, mais langagés et inventés par le logos « comme ori-fice »⁴³, bouche où « des mots, comme des fleurs, viennent à naître »⁴⁴, éclats d'une présence parlante langagée auprès de soi comme aux autres : nous ne cessons de nous y traduire dans la violence litigieuse de l'exposition à soi comme aux autres à *partir de l'excès* de la langue sur elle-même.

Pour approfondir la *Bildung* de l'adresse européenne, il nous faudra revenir et s'explicitement avec notamment F. Schleiermacher et W. von Humboldt⁴⁵. Faute d'espace, rappelons cette remarque du second :

Mais en même temps que s'élargit le sens de la langue, s'élargit aussi le sens de la nation. (Wie sich aber der Sinn der Sprache erweitert, so erweitert sich auch der Sinn der Nation).⁴⁶

Il conviendrait de produire un commentaire attentif de cette phrase allemande de Humboldt en précisant la difficulté de la traduire. L'adresse européenne nous invite à une Europe qui s'écarte décisivement de l'idée nationale. Et loin d'étendre territorialement la nation, traduire l'élargit et l'écarte, la sépare d'elle-même. Comment entendre en effet cet élargissement ? Il ne renvoie nullement à une conquête territoriale mais à une densité rythmique, un travail d'intensité, un écartement, une sécession d'avec toute adresse territoriale. Rappelons que le mot allemand *Weite* a la même racine que le *vitium* latin, dont le premier sens est précisément l'écart. Autrement dit, l'adresse européenne est l'adresse d'un écartement, d'un *enlèvement*, d'une dissidence de l'espace européen qui se dégage comme un espace libre à une *Bildung* et une éducation qui restent à inventer, à travers ce geste : traduire.

En effet, si traduire élargit, cet élargissement ne doit pas se comprendre à partir de l'extension territoriale (la progression impériale d'un sens européen comme le nouvel axe absolu du

politique), ni même en tant qu'accroissement du nombre des têtes-capitales-capitales-étatiques : la diversité humboldtienne et la pluralité politique ne tiennent pas au nombre et ne consistent nullement en un simple effet d'accumulation (des richesses, des populations... des étendues-chosiques à profusion) : la pluralité est originaire et langagière et la diversité des langues scelle le déploiement d'une déchirure du sens que nous sommes et partageons, nous scellant et nous attachant à même la résistance à l'uni-version du sens. La diversité se refuse à se dire comme la multiplication d'un « modèle unique », comme l'unique version et l'universion univoque du monde comme de la figure européenne. S'il doit y avoir une universalité de l'Europe et un *travail de l'universel* (qu'il n'y a de *l'universel* qu'au travail langagier, et non pas à l'horizon idéal de la morale) œuvrant à même le geste de la traduction, ce n'est pas sous la forme d'une Humanité à partager, mais comme l'inficassable et l'impassable singularité plurielle des parlants que nous sommes, dont nous existons et naissons communément.

Traduire expose à chaque fois la transition d'une entièresité (*kat'-holique*) de monde en son ouverture : s'exposer à la possibilité d'une adresse européenne dans le re-gravir des langues du geste de la traduction, c'est ouvrir un sens à l'entièresité de monde de chaque singularité, montrant par là l'exigence de l'universel comme notre inscription existentielle dans le tour des langues. A traduire, nous y-partageons l'irréductibilité singulière du langage des langues. Cet élargissement est bien plutôt le vaste écart qui offre un partage de l'être-en-question européen inscrit dans les possibles des langues. Traduire est ce geste où nous apprenons quel rythme nous retient et comment nous habitons notre langue, l'histoire ouverte des provenances encore à-venir des langues⁴⁹.

De l'urgence et de la nécessité d'apprendre à (nous) traduire

De l'urgence et de la nécessité (*Not* en allemand ou *anankè* en grec) d'apprendre quel rythme nous requiert à la traduction européenne, faudrait-il préciser ? Traduire n'est-il pas aujourd'hui le geste par lequel la commune dissidence européenne peut s'imaginer ? Se laisser imaginer et s'inscrire par et dans un schème qui implique le geste d'une écriture européenne,

dont le sujet n'est ni moi ni toi, mais l'entre-deux litigieux d'un dialogue qui ne voudrait pas en finir. Traduire, ou s'exposer aux possibles de-dans la langue, serait ce geste aventurier qui inventerait les modalités du questionnement d'une communauté toujours déjà et encore à venir. S'il est vrai comme l'écrit Antoine Berman, que « *la traduction devient au XXe siècle un souci de la pensée même dans son effort de relecture de la tradition religieuse ou philosophique occidentale* »⁵⁰ alors même « qu'il s'agit de défendre la langue et les rapports inter-langues contre l'homogénéisation croissante des systèmes de communication »⁵¹, l'approche de la diversité des langues, ouvrant le possible du langage est « une certaine manière lucide d'habiter et de défendre Babel à l'heure où la Tour-des-Multiples-Langues (c'est-à-dire celle des Différences) est menacée par l'expansion d'un jargon déracinant qui n'est même pas l'espéranto, ce rêve humaniste naïf qui révèle maintenant son vrai visage de cauchemar »⁵².

Toutes les difficultés que nous avons aujourd'hui à comprendre et traduire la *paideia* grecque, la *Bildung* allemande marquent comme l'inscription d'une mal-adresse dans notre rapport aux langues et dans notre manière de répondre de l'urgente nécessité de nous retraduire dans la formation et l'éducation, de nous y-laisser inventer et imaginer comme européens. Traduire, l'adresse européenne, ne cesse de ré-ouvrir le cœur du jeu des langues, ouvrant les figures des tours de langue et désœuvrant la constitution des frontières. L'adresse européenne est l'exposition à-venir de nos existences communes et singulières. L'écriture de celles-ci ne pourra manquer d'être une écriture en traduction, une venue à nous-mêmes, par dedans les langues, la re-marquant de notre commune finitude.

Traduire est l'adresse européenne dans la mesure où Europe est le nom de notre partage du sens du monde, c'est-à-dire de la vacance du sens du monde (et de la vacance comme sens, *sen* c'est-à-dire ouverture, frayage du monde). Ce partage commun n'est pas le partage des biens, propriétés et richesses du monde, ni même l'absolu et hiérarchique partage du monde. Nous existons en commun à nous traduire en ce que nous ne partageons qu'une forme de tournure du monde, une forme de pas et de modalité du passage de monde. En chemin, *y-passant*, nous existerions⁵³ comme en Europe, ouverts au désencombrement comme modalité de son avoir-lieu, ouvert à

son enlèvement dans langagement de notre partage commun. A l'adresse européenne, *il nous faut* apprendre à penser-et-agir en partant de l'Europe, dans un double mouvement : partant d'*Europe*, partant d'Europe. Si traduire peut être ce geste de l'adresse européenne, alors il se pourrait que la singularité de notre dialogue nous accorde une métamorphose, qui sans finale, nous abandonnerait à l'excès de sens comme à l'enlèvement européen. Laissant ainsi survenir l'adresse européenne, nous pourrions nous laisser regarder et traduire, au cœur de ce qui est comme ce qui (se) passe, ce qui *nous* arrive et *comment* nous y arrivons.

1 On comprendra ici que toute approche de la traduction est empêtrée et doit passer par (*über-setzen*) une exposition et une explicitation traductive – par laquelle nous nous ouvrons à la compréhension de notre venue langagière, c'est-à-dire de notre existence comme parlant – de l'approche aristotélicienne « *zoon logon echon* » ; on comprendra que nous ne l'écoutons pas ici selon la traduction dominante du « vivant doué de langage », mais comme « existant ajointé au langage » ou plus encore « l'apparaissant dans la possibilité du langage ».

2 Denis Guénoun, *Hypothèses sur l'Europe, Un essai de philosophie*, Belfort, Circé, 2000, p. 42.

3 Que tout *nom* soit originellement l'appel d'un arrachement, la frappe d'origine comme l'inscription d'un enlèvement, d'un sortir, comme l'exode et l'ouverture nomologique d'une errance, c'est ce que Rainer Schürmann rappelle dans une précieuse note *Des Hégémonies brisées*, Mauvezin, T.E.R., p. 69 : « de la racine indo-européenne * *nem* dérivent non seulement *nomos*, la loi, et *onoma*, le nom, mais encore le mot "nomade" ; cf. Emmanuel Laroche, *Histoire de la racine NEM en grec ancien*, Paris, 1949, pp. 115-129 ».

4 Sur ce mouvement « partir de soi, partir de soi », cf. Jean-Luc Nancy, *Allitérations, Conversations sur la danse*, Paris, Galilée, 2005, p. 94.

5 Martin Heidegger, *Gesamtausgabe* Bd. 65, *Beiträge zur Philosophie*, Frankfurt A.M., Vittorio Klostermann, § 40, p. 83 : « Le travail de la pensée à l'âge du passage ne peut et ne doit être qu'une *allée* au double sens de ce terme : aller et s'en aller, un s'en aller qui lui-même va ».

6 Cf. la belle étude de Bernard Cerquiglini, *Une langue orpheline*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2007 ; il y a affirme, p. 213 : « Une langue au prestige ancien, à la norme établie, issue d'une centre organique et lumineux, tel est le socle de l'aspiration collective comme de l'idée de soi [...] Il n'est pas d'essence du langage, fidèle à lui-même, à un héritage et à une alliance ; en chacun de nous la parole est multiple. On la croit uniforme, on aspire du moins à le croire ; mais la science n'a pas à partager ce rêve. »

7 Cf. Éliane Escoubas, « De la traduction comme "origine" des langues : Heidegger et Benjamin », *Les Temps modernes*, n°514-515, mai-juin 1989, p. 97-142. Voir également, Françoise Dastur, *Heidegger*, Paris, Vrin, 2007, la partie intitulée « Pensée et traduction », p. 169 et sq.

8 Nous empruntons ce terme de « langagement » à Marc Froment-Meurice, in *La chose même*, Paris, Galilée, 1992, p. 126 : « Langagement, l'engagement de et par le langage. Il repose sur l'impropriété générale et générative de tout usage de la langue. Et il implique également l'abandon (ou la déposition) de la représentation du système traditionnel de la langue ».

9 Marc Crépon, *Altérités d'Europe*, Paris, Galilée, 2006, p. 13 : « La fonction de l'Europe est d'avoir mis (et de mettre encore) en œuvre une double composition : celle de ces parties constitutives (les peuples, les nations) les unes avec les autres, et celle de chacune d'elles (et de l'ensemble qu'elles constituent) avec les autres continents. L'Europe, autrement dit, pas plus qu'aucune autre "identité", ne s'est

faite dans le développement et la culture d'une "essence", d'un "fond" ou d'une "substance" propres. Elle ne se distingue pas par une "origine" ou des "racines" auxquelles elle devrait la place qu'elle a prise dans le monde, quelque nom et quelque forme qu'on donne à ces hypothétiques racines et origine. Elle est devenue ce qu'elle est par un double mouvement, d'une part d'échanges et de circulation entre ces parties constitutives, d'autre part de sortie hors d'elle-même. »

10 Cf. Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère national des langues et autres écrits des langues*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris, Éd. du Seuil, 2000.

11 Cf. Gérard Granel, *Écrits logiques et politiques*, Paris, Galilée, 1990, « Les craquelures du texte », p. 258 : « Le langage est LA Résonance ».

12 Jean-René Ladmira, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.

13 *Écrits...*, « Les langues sont des terminaux logiques », p. 217.

14 J. Simon, « S'entendre sur la chose », in *Signes et interprétation*, tr. fr. D. Thouard, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2004, p. 119.

15 *Écrits...*, « Les craquelures du texte », p. 243.

16 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard-Tel, 1984.

17 Cf. Marc Crépon, *Les promesses du langage*, Paris, Vrin, 2001, p. 212 : « Penser l'hospitalité en termes de traduction, ce serait donc une façon (la seule peut-être) de faire en sorte que le rivage ne soit pas d'abord et avant tout le lieu où l'empire fait sa police - que la protection de l'hôte (dans les deux sens du terme) ne soit pas une façon déguisée d'imposer son autorité, de s'arroger la place d'une puissance tutélaire. »

18 *Écrits...*, « Les craquelures du texte », p. 240-241.

19 *Ibid*, p. 239.

20 *Ibid*, p. 243.

21 *Ibid*, p. 241.

22 Si la langue est un « est "un déploiement de possibilité de marquages", le [langage] est un geste, un coup porté, comme celui d'une arme, dont le vol et le tranchant ont déchiré la langue et laissé sur ce grand corps informe composé de pures possibilités de formes une *marque*, une *incision* » écrit G. Granel, in *Écrits...*, « Après Heidegger », p. 100.

23 Marc Crépon, *Les promesses du langage*, p. 213.

24 M. Blanchot, *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971.

25 Cité par Barbara Cassin, in *Parménide - Sur la nature ou sur l'étant. La langue de l'être*, Paris, Seuil, 1998, p. 42.

26 Cf. Th. Adorno, *Dialectique négative* : « Ce qui sans honte pourrait prétendre au nom de sens réside dans ce qui est ouvert et non dans ce qui est fermé sur soi », cité en exergerie par J.-L. Nancy, in *L'oubli de la philosophie*, Paris, Galilée, 1986, p. 11.

27 Denis Guénoun, *Hypothèses sur l'Europe*, p. 46.

28 L'adresse et l'avenir européen se décide bien là, elle est cette décision-ouverture qui demeure pour nous notre question, et dont la présente contribution ne saurait être qu'une préparation à notre questionnement qui peut se formuler ainsi avec Jean-Luc Nancy, in *La pensée dérobée*, p. 154 : « Quelle transaction l'homme finit par passer avec lui-même, de sa valeur absolue contre un accroissement indéfini de la valeur relative ou du sens de son existence et de celle du monde contre le *vaillle que vaillle* d'un sens interminable et qui part dans tous les sens ? Mais est-ce bien une transaction ? L'homme échange-t-il vraiment l'instant d'une seule image, le bonheur d'une seule forme, contre une prise de bénéfice ? Jusqu'ou est-il capable d'être dupe de son propre marché ? Jusqu'ou au contraire est-il assez valeureux pour tenir bon sur l'inéchangeable ? »

29 Marc Froment-Meurice, *C'est-à-dire*, Paris, Galilée, 1996, p. 44.

30 Nous empruntons cette expression et ce « schème moteur » de la pensée aux développements proposés par Catherine Malabou dans *Le Change Heidegger, Du fantastique en philosophie*, Paris, Léo Scheer, 2004.

31 Gérard Granel, in « Remarques sur l'accès à la pensée de Martin Heidegger : 'Sein und Zeit', in *La philosophie au XXème siècle*, sous la direction de F. Chatelet, Paris, Marabout-Université, 1979, p. 174.

32 Jean-Luc Nancy, *La pensée dérobée*, « Répondre du sens », Paris, Galilée, 2001, p. 169.

33 Cf. Frédéric Neyrat, « La possibilité européenne : le monde, les multitudes et l'Europe » in *Multitudes*, n°14, Automne 2003, p. 95.

34 Cf. Jean-Luc Nancy, *L'oubli de la philosophie*, p. 105 : « Mais la passivité dont il est ici question ne se laisse pas déterminer par une opposition à l'activité. Elle ne consiste pas à être "passif" : elle consiste à être, si on peut le dire ainsi, *passible* du sens. C'est-à-dire, capable de le recevoir, susceptible de l'accueillir. »

35 Jean-Luc Nancy, *Le sens du monde*, Paris, Galilée, 1993 (rééd. 2001), p. 229.

36 Cité par Étienne Balibar, in *L'Europe, l'Amérique, la guerre*, Paris, La Découverte, 2005, p. 59.

37 Étienne Balibar, *idem*, p. 59-60.

38 Jean-Luc Nancy, *La pensée dérobée*, « Changement de monde », p. 143.

39 A. Gramsci, *Textes*, Messidor, Les Éditions Sociales, 1983, p. 200.

40 Gérard Granel, *Écrits...*, « Remarque sur le "Nihil privativum" dans son sens kantien », n. 1, p. 167.

41 Simone Weil, *L'enracinement*, Paris, Gallimard, « Folio », n°141, p. 91.

42 Jacques Rancière, *Le maître ignorant*, Paris, 10/18, 2004, p. 20-21.

43 Gérard Granel, *De l'université*, Mauvezin, T.E.R., 1982, p. 73.

44 Hölderlin, « Pain et vin » 5e strophe, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1967, p. 811.

45 Parmi d'autres références, cf. Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, « F. Schleiermacher et W. von Humboldt : la traduction dans l'espace hermèneutico-linguistique », p. 226 et sq.

46 Cf. Wilhelm von Humboldt, *Sur le caractère...*, « Introduction à l'Agamemnon (1816) », p. 36.

47 Cf. Françoise Dastur, *Heidegger et la question du temps*, Paris, PUF, 1999 (3e édition), p. 112.

48 Pluralité et diversité ne tiennent pas au fait du nombre et de la quantité, mais de l'irréductible facticité de la pluralité et de la diversité. Ce fait-là n'est jamais là comme le fait d'une quantité dénombrée et même innombrable, mais la qualité existentielle de la pluralité.

49 Cf. J.-C. Bailly, « La tâche du lecteur », *Panoramiques*, Christian Bourgois, coll. « Détroits », p. 29 : « Nous habitons, dans une langue, une littérature gorgée de traductions, le bassin de réception de chaque langue accueille aujourd'hui les provenances les plus diverses et les plus lointaines. »

50 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, p. 282, souligné par l'auteur.

51 *Ibid*, p. 288.

52 *Ibid*, p. 289.

53 Jean-Luc Nancy, « Le Vestige de l'art », in *L'art contemporain en question*, Paris, éditions du Jeu de Paume, 1994, p. 36 : « Il passe, il est dans le passage : ce qui s'appelle aussi *exister*. Exister : l'être passant de l'être même. »